Document generated on 05/15/2024 5:27 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Poudrier de rocade

Hélène Blais

Number 39, Winter 1989

La solitude

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16122ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Blais, H. (1989). Poudrier de rocade. *Moebius*, (39), 39–42.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POUDRIER DE ROCADE

Hélène Blais

Elle a failli se perdre. Son ombre dans l'eau. Elle se promène rue Sainte-Catherine. Tout à coup, elle se sent aspirée. En face de chez Birks, vitrines de cristal. Portes ouvertes, lèvres lippues gluantes d'or. Des miroirs magnétiques, à rebours d'elle-même. Moins son corps lui est vraisemblable, plus les miroirs réfléchissent des clartés foudroyantes. Feux ardents, fête du regard, le tracé de son aura dans ce haut lieu du clinquant la noie. Dur réel du fictif.

Son ombre franchit le seuil de jade. Grains pierreux. Yeux de printemps. Son attention se fixe sur une potiche potelée. Sa bouche mégaphone fait canal et expulse des amalgames de mots feutrés qui atterrissent sur le papier ligné des factures. Hiéroglyphes figuratifs, phonétiques, idéographiques. Elle émet, organique, des harmonies. Sons de surface. Les pierres précieuses enfouies dans des écrins, lacs d'une rondeur parfaite, la frappent d'une grande stupeur. Elle s'approche d'elles. L'eau qui y séjourne semble prise au piège, en nage. Elle, paralysée par le galbe des lentes vagues renaissantes à l'infini. Palimpseste d'une pêcheuse bredouille. Il ne s'agit plus que de payer ou d'apposer sa signature. Pourtant...

Personnage flottant, anxieux, cette sombre amie fragile la suit depuis sa naissance. Elle la sent frémir de peur, accroupie, en face à face dans le poudrier de rocade.

Le vendeur allophone caresse ses boutons de manchettes. Image pâle donnée en partage. Leurs paroles respectives prennent la forme d'un pacte tacite dans une zone d'incertitudes. Elle s'attache à discourir, dictée par la plume d'un courrier du cœur.

Mais leur représentation est double. Ils voient les mots qu'ils ont émis, phylactères couchés sur une feuille. Ils les disent à voix haute. Percent ainsi des trous dans l'atmosphère. Ils semblent étonnés. Elle, première destinataire après le papier aussi. Avec sa nouvelle loupe spéculaire, elle est ces deux corneilles en porcelaine de Limoges. Elles se partagent le piège des branches plongeantes d'un sapin.

Les allées du magasin grande surface lui donnent mal aux pieds. Cette idée d'inventer des échasses. Cothurnes de femme policée. Quand elle danse, se déroule sur la piste, elle serait sur des gratte-ciels qu'elle n'aurait pas de vertiges. Mais ici. Danser toute nue, le diable au corps, une bonne dose dans les veines? L'étalage des articles de luxe l'aime, lui appartient. Les clients continuent de consommer en la dévorant des yeux. Elle les possède, les retient entre ses cuisses, les relâche à chaque coup de basse électrique que le juke-box de sa tête lui relance... Être ici ou ne pas être.

Paquetée, réveillée par les clients qui se bousculent à la sortie. L'heure du lunch achève. L'air assoiffé du désert. Les écouter, inondée. Ils lancent leurs grosses farces cochonnes et plates d'un bord à l'autre des comptoirs, d'un vendeur à l'autre, d'un bottomless de l'est à un ballet-jazz de l'ouest, d'un pin-up à un bunny down, d'une boucle d'oreille en or à un beau cul mon trésor, d'un couloir à l'autre, d'un trottoir à l'autre, d'un océan à l'autre, d'une houppe, d'un maquillage, d'un miroir à l'autre...

Boîte à poudre dans son sac.

Fardée, dans ses plus beaux atours, elle retourne au bureau. Son heure de dîner? Un ruban de strass à mesurer l'éclair, une odeur de lotion magique qui l'avale encore. Du bout des lèvres...

Building administratif. Tout est là. Le patron qui trône, les secrétaires qui pianotent, qui galopent, les messages téléphoniques piloris dans leurs ventres. Harakiri sordides, inesthétiques. Les sonneries des dactylographes, les mitraillettes des micro-ordinateurs, les échafau-

dages des dossiers en urgence. Longues files d'attente. Tout baigne dans une existence survoltée et vaine. Planifications hébétée des prochaines heures...

Au dixième étage, elle s'assoit dans une partie de l'immeuble réservé. Blanc silence. Fenêtre panoramique en plein dru et partir. Grand-Nord au milieu des toundras héraldiques, contrées lynchées de plein fouet par la foule. Des iglous engourdis. Elle surnage. Des mers furieuses engloutissent rendez-vous, faiblesses, dialogues, conférences, soliloques, binocles, colloques, bicoques, agendas bondés, agapes décommandées, a fortiori affriolées. Lacs, eaux, larmes accrochées à son cœur, breloques engagées ressuscitent ses pertes. Mémoire défaillante.

Tout lui dire. Ressasser sans cesse son ombre dans l'eau. Les respirs fous qui la hantent. Déguerpir dans l'emblème du souvenir. Sans barguigner les pense-bêtes épinglés sur les rames des années. Demi-jours méditatifs. Elle était pensionnaire hâtive sur les vestes noires des barmans. Elle s'agenouillait sur du ballast. Déchaînait les chiens pour qu'ils barissent dans la jungle. Bariolait leurs visages. Ocres baobabs qui dorment. Empesés par la chaleur.

Elle court encore à travers les étages. Grapille des marchandises de faste. Gaspillages obliques des méthodes de travail. Des temps liquides clapotent librement. Bassins infinis, ni fond ni forme. Substances en filigrane sur les sols du marché du travail.

Elle part pourtant terrorisée par l'ascenseur ne menant nulle part. Mailles à ses bas de soie. Tous ses déplacements urbains se rythment, frénétiques. Territoires voilés, en expansion.

Elle, nichée au sommet de ses ombres. Espace zoné de son corps. Elle gravite autour d'un monde de sphères: bijoux, pendentifs, lampadaires, smog, ponts, métros. Bouchées doubles qui se racontent. Double attitude recélant des mouvements continus d'ailes, de marches cadencées. Région habitée, aboutie de nulle autre.

Elle et elle. Asiles de terrains vagues, prospectés, lotis, possédés. Éboulis sensuel en cascade dans leurs têtes, faces cachées des lunes.

Intimités interchangeables.

Trajectoires rusées. Hiatus entre elle et l'autre.

Elles ont failli se perdre. Se sont perdues. Retrouvées.

Longues vagues déferlées, renaissantes infinies. Dur réel des fictives. D'un corps à l'autre.

Son doigt appuie sur un bouton. Vous avez dit combien de photocopies?